

## **A propos du roman « *Je dois tout à ton oubli* » de Malika Mokeddem\***

Entre imposture et dictat de l'édition

Un roman fait de bric et de broc

Fayçal Bensaadi\*

### **I - Avant-propos**

Dans ses précédents romans Malika Mokeddem n'a pas lésiné sur l'usage du « je », ce qui lui vaut d'être classée de manière peut-être irréversible dans une case peu engageante et sans doute réductrice : l'autobiographie. Mokeddem assume courageusement tout au long de ses romans, à la première personne, sa façon de voir les choses et « tout le bien qu'elle pense » des archaïsmes de la société algérienne, ses atavismes, la gestion désastreuse du pays par un pouvoir en deçà de tout, le déferlement de la violence intégriste des années 90 et suivantes et subséquemment les traces désormais indélébiles qu'elle a laissées dans les comportements sociaux, dans l'imaginaire collectif. Indéniablement, et c'est un lieu commun que de le dire, Mokeddem couche sur le papier une écriture féminine, affirmée fortement et souvent de bonne facture du reste. Son mérite, outre le fait d'écrire, est de le faire précisément depuis ce statut de femme libre avec « toutes les casseroles » qu'il traîne derrière lui. C'est cette liberté

---

\* Maître de conférences – Université d'Oran.

de ton qui lui vaut son succès des deux côtés de la Méditerranée.

Ce mérite va cependant lui jouer un tour pendable dans sa dernière livraison « *Je dois tout à ton oubli* ». A l'instar de son homologue masculin Moulessehoul, elle va, comme on le dit prosaïquement, « *prendre la grosse la tête* ». Nous n'en voulons pour preuve que cette phrase, mise dans la bouche de la narratrice Selma en fin de roman, celle qui par simple pudeur s'interpose entre le lecteur et Malika Mokeddem :

« *Une jolie jeune fille en qui toute la famille dans son entier s'accorde à reconnaître un clone de sa tante Selma : secrète, fugueuse, brillante et déterminée. Elle ira loin* ». pp 159-160.

Moulessehoul a commis la même boulette à peu de chose près dans son livre « *L'écrivain* », le plus autobiographique de tous ses romans, celui qui raconte sa prime jeunesse. Moulessehoul est allé un tantinet plus loin dans la mégalomanie. Ces deux auteurs sont, à notre connaissance, les seuls écrivains algériens à porter sur la place publique leur fierté d'écrire. Le fait de produire un livre que l'on expose dans une vitrine, qui porte leur nom et dont les gens parlent (en bien de préférence...) est sans aucun doute jouissif. On ne peut que le concevoir puisqu'il va de soi que si une personne se met à écrire, c'est bien dans le souci de se faire connaître, d'en tirer subjectivement tous les bénéfices possibles (le cas de F. Kafka étant une exception)... Mais delà à en arriver à le mettre en avant dans le *corps du texte*, il y a comme un malaise qui ne peut que heurter le lecteur, averti ou non, par son incongruité. Non pas par son côté inattendu, mais par son manque

d'élégance, d'humilité et de retenue tout simplement. . .  
Qu'auraient dit alors les Jack London, Zola, Proust, Balzac, Gogol, Romain Gary ou plus proche de nous, un Boudjedra ? Et Moulessehouli dans son livre cité plus haut de pousser la suffisance hors des limites de la décence :

*« Je devinais que je portais en moi un don du ciel, mais j'ignorais tout de ses vertus. Je croyais le mesurer en fonction de ce que j'aimais, et ce n'était qu'une partie infinitésimale de son pouvoir. L'école des cadets contribua largement à me familiariser avec ce don. Je voyais bien que j'étais un peu perdu dans cet espace carcéral languide, pourtant je savais déceler la magie dans l'envol d'une cigogne, percevoir mon silence dans le cri d'une chouette, m'inspirer de mes déconvenues avec équanimité, comme quelqu'un d'aguerri. »*

Yasmina Khadra – L'écrivain (Une enfance algérienne)

Julliard – Paris, 2001 – pp. 101-102.

A vrai dire, là n'est pas l'objet de cet article, mais nous ne pouvions passer outre ce « détail » encombrant à tout le moins. Posé là, au milieu de nulle part, il est « le détail importun ». A la lecture du roman de Mokeddem, on se demande bien si l'auteure, à court de matériau laudatif sur sa propre personne, perd l'équilibre à trop se mirer dans l'eau...

## **II - Du roman proprement dit.**

Selma Moufid est médecin cardiologue à Montpellier. Elle perd une malade qui souffrait d'une anomalie congénitale au cœur. Selma aurait pu la sauver si

seulement... Le roman aurait pu débiter ainsi à quelques lignes près. Il n'en est rien. En fait, l'espace d'un petit paragraphe en italique en guise d'amorce, comme une sorte d'exergue, il part de l'image persistante que Selma garde dans les yeux : un infanticide dont elle fut témoin toute jeune dans le décor habituel autant dans ses souvenirs que dans ses réminiscences, son désert natal, le vent, le sable, les odeurs âcres. Selma assiste à une scène qui va la marquer subrepticement dit-elle, la mort par étouffement d'un bébé dans sa propre maison. Dénouer ce secret de famille, jalousement gardé entre femmes, devient subitement pour elle une préoccupation cardinale. Sa relation avec sa mère en dépendra désormais. Il faut coûte que coûte qu'elle la fasse parler, qu'elle lui fasse avouer ce forfait. Tout le sens du titre du roman se trouve dans ce souvenir cauchemardesque.

*« Le bébé est mort. » Selma se souviendra toujours de cette phrase. Elle n'en oubliera jamais le poids. Cela n'a pas eu lieu. Le scène de l'étouffement s'est effacée de sa mémoire, gommée par le sable, par le vent. Quel pan de sa vie, de ses affections disparaît alors ? »*  
p. 24

Lelecteur s'attend donc à une remontée haletante de type psycho-policière dans le dédale glauque des intrigues familiales pour le moins tendues, quand elles ne sont pas frontalement antagoniques entre cette « fugueuse rebelle » et le reste de la tribu qui se complait dans sa coupable torpeur ancestrale. Il faut noter que le surgissement de souvenir funeste dans la tête de Selma, ne se produit qu'à la faveur de la perte de sa malade du cœur... cinquante ans après les faits. A

aucun moment il n'est question d'une obsession, mais d'un simple accident mémoriel (« *quelque chose d'inébranlable s'est enclenché* » p. 25) que Selma tente de noyer dans l'alcool :

« *Selma se sert un second whisky pour tenir le coup face à cette reconstitution sans témoins, sans flics, sans juge, si tard dans sa vie, dans la nuit de la mémoire. Ce soir elle se sent coupable et vieille.* » p. 25

Cette soudaineté non feinte fort heureusement, donne sa juste valeur à ce prétexte narratif qui va charpenter le récit du roman. Le narrateur-auteur sursaute et semble dire : « *au fait, j'oubliai de vous raconter un truc qui m'est arrivé il y a cinquante ans ! enfin je crois bien. . .* ». Cette impression de factice va transpirer tout au long de ce texte décousu et fleurir les émanations peu affriolantes du roman alimentaire avec ses ingrédients de fonds de commerce, de réchauffé, de la commande un rien abrupte de l'éditeur qui garde un œil attentif sur les termes du contrat.

Ce personnage de Selma vient nous semble-t-il de « L'Interdite », troisième opus de Mokeddem. Autrefois, elle était Samia, fugueuse et rebelle jeune fille qui a quitté sa famille pour aller poursuivre ses études supérieures ailleurs et dont le père ne veut plus entendre parler, en public du moins, car au fond de lui, il n'en va pas de même. C'est une petite fille prénommée Dalila, qui apparaît sur la dune où elle aimait tant s'isoler, qui l'évoque en ces termes :

« *Quand ma mère parle d'elle, mes frères, ils disent que Samia est une putain. C'est pas vrai ! Samia, elle veut seulement étudier et marcher dans les rues quand elle veut et être tranquille. Mes frères, eux, ils pensent*

*à elle que pour l'insulter.* » L'interdite, pp. 52-53 – Grasset 1993.

Dans ses romans, comme dans celui qui nous occupe ici, Mokeddem écrit pour se raconter. La critique littéraire et la didactique de la littérature, pour des raisons de « commodité méthodologique », ont fait que dans la typologie des textes, ce genre s'appelle l'autobiographie. Il ya cependant celle qui s'en réclame ouvertement et celle qui maintient la mention « roman » sous le titre de couverture... Néanmoins, dans l'une comme dans l'autre, on ne raconte pas sa vie seulement, on laisse plus ou moins clairement entendre qu'on le fait. Des signes sont là (trompeurs quelquefois) qui font que l'on désigne un texte d'autobiographique. Le « je » est le plus manifeste de tous et celui qui fait consensus, bien que l'on soit loin du « je » de « L'escargot entêté » de Boudjedra ou celui de « La belle image » de Marcel Aymé.

Malika Mokeddem a patiemment, souvent de façon heureuse, institué sa marque de fabrique : elle se raconte, raconte sa vie, suffisamment dense par certains aspects, pas toujours réjouissants, loin s'en faut. Elle s'est inscrite définitivement (à son corps défendant ?) dans le genre autobiographique. En la lisant, on se rend bien à l'évidence qu'elle n'a pas (eu) besoin d'aller chercher très loin le matériau pour construire un récit : son pays, sa famille, sa terre en regorgent. Ils en ont même à revendre. Il n'y a qu'à se baisser pour ramasser.

Alors Mokeddem glane son bois sur le pas de sa mémoire et construit sa focalisation autour de la première personne du singulier. Parfois, un peu maladroitement, comme si elle venait de se réveiller soudain d'un cauchemar : elle prête son « je » à un

« elle », parfois même à un « il » (Vincent dans « L'interdite » ?), histoire de rappeler qu'elle « écrit », qu'elle écrit « un roman ». Qu'on ne doit surtout pas la prendre au pied de la lettre même si elle écrit « le roman de sa vie », car elle est sensée faire de la « fiction ». Néanmoins, dans les couloirs de l'université, si vous dites au premier étudiant venu : Malika Mokeddem, il vous répondra mécaniquement : écriture autobiographique. Il répète, parfois sans l'avoir lue, ce que les enseignants lui ont appris.

Il semble bien que cette étiquette ait fini devenir un peu trop lourde à porter et qu'elle soit devenue sinon caricaturale, tout au moins réductrice à ses yeux. Fichtre ! Je suis écrivaine et pas seulement le scribe servile des méandres capricieux de ma mémoire. Mokeddem se rebiffe alors et livre à ses lecteurs « *Je dois tout à ton oubli* ». Un titre, un symbole, un aveu. Par ce seul titre, elle semble vouloir conjurer l'infamie que l'écriture lui fait subir en la confinant dans une case par trop étriquée à ses yeux. Elle oppose à « *mémoire* » son exact contraire « *oubli* » auquel désormais « *elle doit tout* ». Sans se renier au premier abord toutefois puisque, dans son titre, trompeur au demeurant, elle récidive comme par réflexe et grave un « ton » bien en évidence, alter ego du « je » fondateur de sa littérature. Il est dur de se défaire de ses habitudes scripturales décidément.

Le synopsis du roman est déconcertant de simplicité : le souvenir enfoui d'un infanticide remonte dans la tête de Selma, elle décide de faire toute la lumière sur cet épisode obscur. Elle se prend par la main et gagne Béchar pour la confrontation avec sa famille, sa mère principalement. Elle n'y apprend rien de plus qu'elle ne subodorait déjà : ce fut bien un inceste, il fallait que le

bébé meurt... Tout le reste de ce « roman » est un pamphlet contre les traditions avilissantes pour les femmes, la violence intégriste, les reculades et les inconséquences algériennes... de longues tirades d'un goût douteux sur les grandes questions politiques qui tiennent plus de la ratiocination que de la littérature. Au hasard des pages, nous pouvons citer celle-ci :

*« Selma pourrait répondre à Rimiti comme à l'adage d'une certaine bienséance : l'Algérie ne s'en sortira que lorsqu'elle se dotera de lois égalitaires et de la laïcité. Lorsqu'elle aura banni l'obscurantisme du pays. Lorsque les écoles de la république ne seront plus les lieux où l'on enténébre les enfants.*

*Mais comment croire qu'il suffirait d'une véritable démocratie, d'un enseignement de qualité qui développerait l'esprit critique, les libertés et la responsabilité qui en découleraient, pour en venir à bout de la part obscure des humains ? Tant de violences ont été commises ici sans que jamais justice soit rendue. Tant de traumatismes toujours niés, toujours mis sous le boisseau... » pp. 85-86*

Le livre est constitué en grande partie de ce type d'épanchements qui tiennent plus du discours politique que de la littérature. Pavé de bonnes intentions, le texte déroule son flot de commentaires sur la situation du pays, des femmes, des hommes... et se termine pitoyablement, sous la neige (qui l'eut imaginé ?) sur la route qui franchit l'Atlas en direction d'Oran :

*« En fée de toutes les grâces, la neige habille combes et sommets de fourrures, de tulle et de dentelles immaculées, sertit les arbres d'ultimes parures. Et voici que, peu à peu, la magie opère en Selma aussi, sa joie revient déjouant les pièges familiaux, tandis que se dissipent les sortilèges de l'enfance » p. 172*



### III - En guise conclusion.

A la lecture de ce roman, il paraît évident que Malika Mokeddem s'est efforcée d'honorer ses engagements avec son éditeur. Elle y dresse une liste des thèmes récurrents de ces ouvrages précédents : le rapport à la mère, à la famille, la religion, les archaïsmes, la position de La femme dans la société algérienne et les terribles extrémités auxquelles elle peut être confrontée, l'islamisme et la violence intégriste, son salut à elle, la fugueuse, la libérée, dû principalement au fait qu'elle soit partie exercer son métier de médecin en France, son accession à un autre statut autrement plus valorisant d'« écrivaine », etc. Le prétexte dramatique sur lequel repose le récit, l'infanticide, passe allègrement au second plan pour en réalité laisser place aux commentaires kilométriques qu'il suscite comme par bonheur, mais aussi sur la situation des uns et des autres et sur ce qu'il aurait fallu faire pour que... Les artifices littéraires, qui tiennent de l'art d'écrire, sombrent dans le brouillard du discours politique péremptoire que l'on aime s'écouter dire et qui rappelle les envolées enflammées des algérienistes : la littérature comme épée, disait Robert Randau bien avant Sartre. Pour faire bonne figure, Mokeddem y va de ses souvenirs improbables de rencontres non moins improbables, amants aux contours incertains, homosexuels surgis on ne sait d'où, chagrins pour des disparus engloutis avec une époque révolue, rapports

chernels frustrés, un réquisitoire sans cesse renouvelé et toujours acerbe contre une société qui n'a pas choisi son destin et qui fut dès l'indépendance contrainte d'emprunter des chemins qu'elle ne s'est pas tracés... La liste est longue des portes ouvertes que Mokeddem enfonce avec l'énergie de la battante, oublieuse de ce qu'elle se propose de faire originellement en posant des mots sur une feuille blanche : de l'art, sans forcément taire ses colères, mais de l'art d'écrire avant et après tout.

